

## Phénoménologie et concept à partir et à revenir

**Maurizio Candiotta**

Università di Pisa (Alma Mater)  
mauriziocandiotta@hotmail.com

**Abstract** Investigating the concept formation appeals to an interplay between Dummett-style, Frege-rooted analytic philosophy and Husserl's phenomenology. The latter is itself both evoked by and called to such an investigation: for conceiving, as such, is akin to performing the phenomenological attitude, so that, if suitably approached to, it leads until the very extreme depth of phenomenology itself, namely to the primordial temporality of phenomena, inasmuch these reach to the virtual components of judgments. Where such components do of course need in turn, to that effect, to be purportedly investigated according to the phenomenological method.

**Keywords:** Husserl, Frege, Dummett, Logic, Concept Formation

Received 30 March 2019; accepted 09 November 2019.

*En souvenir de mes grands-parents, nonno Mario e nonna Giulia,  
mes enfants désormais*

### 0. Concept, épokhè, temporalité.

Penser un concept, le concevoir, c'est suspendre toute thèse judicative, tout engagement concernant la valeur de vérité d'énoncés et l'existence d'objets. Dans un jugement, par contre, un concept, ou une description contenant des concepts, s'engage précisément à cela, soit directement (Russell: les énoncés contenant des descriptions définies affirment l'existence des objets que ces dernières décrivent) soit indirectement (Frege: par présupposition – ce qui est déjà une suspension de la valeur de vérité, bien que non pas de l'engagement et de la prétention du locuteur – car celui-ci veut bel et bien faire une assertion, dire quelque chose de vrai).

L'entreprise phénoménologique rend thématique, et systématique, cette opération. Toute l'analyse des formes apophantiques – qu'on peut certes effectuer de l'intérieur de l'attitude naturelle, comme il est d'ailleurs le plus souvent le cas – devient une entreprise de la phénoménologie transcendante lorsqu'on l'effectue sous épokhè : à savoir comme un mode d'effectuation de cette dernière. Dans l'analyse des «structures noétiques et noématiques» qu'on trouve en *Idées I* on va chercher une première effectuation de la démarche fondamentale de la phénoménologie par l'analyse des formes, entre autre, des concepts (et des leurs corrélats noétiques). Cette analyse se fait

en effet en visant premièrement les jugements dont ils sont des composantes, et auxquels la suspension de toute thèse trouve matière, proprement, de s'appliquer.

L'examen de ces structures et de leur enchevêtrement avec la modification de neutralité – et par là avec l'épochè phénoménologique – veut donc être un retour sur la nature de la phénoménologie elle-même, sur sa démarche inaugurale, et non pas simplement une exécution d'une partie de son programme. Il s'agit plutôt d'un éclaircissement de la nature de la phénoménologie au cours de sa mise en œuvre. L'examen du traitement de la formation des concepts dans la philosophie analytique la plus récente veut aussi contribuer à cela: en établissant des manières déterminées de cette formation, on esquisse un des parcours de la pensée qui va se faire phénoménologique – et philosophique, si la tâche du philosophe est celle de former des concepts, toujours de nouveau.

La formation, c'est la constitution des formes, leur façon de 'surgir' et par là d'exister. C'est leur façon de 'surgir' *dans une temporalité immanente*, puisée dans sa neutralité par rapport à toute thèse d'existence temporelle, telle celle des épisodes psychiques dans lesquelles on saisit ces formes. La formation des formes est également leur façon de d'exister *en tant que formes*, manières possibles d'exister réellement pour les objets ou les faits qui en sont les porteurs ou bien encore, dans le cas des formes *des significations*, des façons possibles de subsister de la manière dont subsistent les significations, ce qui n'est certes pas l'existence des faits psychiques qui leur sont associés.

La formation *des concepts* est donc la constitution des formes précisément des concepts, autrement dit la constitution des concepts formels négation (cf. Combès 1966), soit encore la façon de surgir et par là de subsister de ces formes des significations qui façonnent les actes du signifier. Il ne s'agit pas, là, de construction ; qu'est-ce qu'on construirait alors ? Des objets mentaux afférant à la pensée logique ? Après l'«illusion d'immanence» dénoncée par Sartre au sujet des images, va-t-on tomber dans la même illusion en relation à la pensée par concepts ? La vocation de la phénoménologie est de penser l'intentionnalité en la décrivant, sans faire appel au mental comme à une réalité. De plus, en logique les mises en garde contre le psychologisme ne font certes pas défaut. Même en dehors de l'approche phénoménologique, la logique et la théorie de la signification ne manquent pas de défenses anti-psychologistes ; à plus fort raison l'approche phénoménologique du logique se doit de s'en pourvoir.

Mais pourquoi se soucier, en phénoménologue, de la formation des concepts ? Pourquoi suivre la constitution, la façon de se donner de tout ce qui est réduit au phénomène, jusqu'à là où ce qu'on a par ailleurs perçu, voulu, évalué, souhaité, bref intentionné de multiples façons, se lasse encore comprendre conceptuellement, dans une constitution renouvelée ? Le phénoménologue suit la constitution jusqu'à la conceptualisation car celle-ci préconise l'intervention du philosophe en tant que créateur de concepts. Dans la mesure où le philosophe est phénoménologue – en tant qu'il fait de la philosophie phénoménologique – son intervention créatrice reprend l'analyse qu'il a menée lui-même en phénoménologie. On a là un jeu de détermination réciproque de l'analyse phénoménologique et de la formation spécifiquement philosophique des concepts.

### **1. Modification de neutralité et pensée par concepts.**

Husserl présente la modification de neutralité comme une modification parmi les autres; or, parmi les autres on trouve celles qui produisent des formes syntaxiques (comme la négation ; cf. Husserl 1913, §§ 106-9). La pensée conceptuelle, qui se déroule selon ces formes, n'est donc pas 'inclue' par sa nature dans la modification de neutralité, ni semble avoir un rapport privilégié avec l'attitude phénoménologique. Au contraire, il paraît que penser par concepts – donc aussi penser des concepts, les saisir – ne soit qu'une activité

parmi les autres de l'attitude naturelle, et que leur formation se passe selon des structures générées par des opérations de conscience faisant partie elles-mêmes de cette attitude. On peut finalement très bien leur appliquer la modification de neutralité, mais comme de l'extérieur, et pas plus qu'à n'importe quelle autre activité intentionnelle (et à ses objets, respectivement).

Il faut pourtant s'interroger sur les rapports entre pensée par concepts et attitude naturelle: en quel sens, et dans quelle mesure, y demeure-t-on quand on pense par concepts et l'on saisit des concepts? Concevoir est, entre autre, *suspendre une thèse judicative ou perceptive*, c'est déjà commencer à *extraire de la thèse que l'on vient de suspendre sa forme, en regardant comme variable quelqu'un de ses éléments*. Ce faisant l'on cesse de s'intéresser à la position du contenu complet pour saisir plutôt le contenu lui-même, encore qu'incomplet – dans sa variabilité, dans sa *forme*. Des concepts qu'on extrait de jugements on peut bien dire, avec Frege, qu'ils sont des jugements à moins d'un élément, des jugements insaturés. La mise en variables – forcément 'suspensive' – commence depuis la première saisie de concept, et la saisie de concepts formels en est l'accomplissement. Certes, chez Husserl les concepts ne sont pas autant incomplet que chez Frege, car le rôle de facteurs réalisant la saturation par leur propre incomplétude est joué par les unités de significations syncatégorématiques. Reste que saisir un concept implique la conscience d'une pluralité de saturations possibles : se faire une idée du sens de 'cheval' sans savoir qu'on peut le combiner (à l'aide de la copule, ou alors de par sa propre insaturation) avec des unités de significations singulières ce ne serait pas le saisir comme un concept.

Ce lien entre appréhender conceptuellement et mettre en variables vaut de manière différenciée pour les concepts qu'on peut obtenir d'un jugement sans que leur saisie ne soit exigée pour saisir le jugement lui-même et, respectivement<sup>1</sup>, pour les concepts qu'il faut déjà posséder avant de pouvoir les retrouver dans les jugements qu'ils contribuent à former. La mise en variables – la mise en visibilité de la forme – commence à s'exercer sur les contenus perceptifs, en extrayant les 'premiers' concepts. De ces derniers il faudra analyser la formation à partir de l'expérience ante-prédicative, qui est d'ailleurs le lieu aussi de la genèse des *formes* des concepts elles-mêmes – des formes de *tous* les concepts.

Husserl suit la genèse de ces formes en *Expérience et Jugement*; le fait de suivre la route bolzano-fregéenne de la mise en variables des jugements<sup>2</sup> ne l'empêche donc pas de suivre à la fois la route 'kantienne'<sup>3</sup> de la formation des concepts au cours de l'expérience, et finalement d'une expérience ante-prédicative. Là aussi la suspension d'une thèse (perceptive) est à l'œuvre ; elle est déterminante pour la modalité spécifiquement conceptuelle de 'comprendre' ce que je viens de parcourir perceptivement.

Peut-on donc dire que la doctrine (faisant partie de l'apophantique formelle) des formes des concepts occupe une position centrale dans la phénoménologie ? Voire même qu'elle en est la voie d'accès privilégiée ? C'est là une question très délicate : toute prise de position risque d'être unilatérale et, partant, d'entrer en conflit avec la nature de

---

<sup>1</sup> Pour cette distinction cf. Dummett (1973 : 21 ; 1981 : 284-285).

<sup>2</sup> Du moins en vue de la formation des concepts formels (où la mise en variable a été totale). Pour les concepts empiriques Husserl suit plutôt la voie kantienne de l'analyse de l'expérience perceptive, tout en y 'important' la méthode de la variation. L'utilisation de cette dernière dans l'analyse de *jugements* pour rendre compte de la formation de (certains) concepts *empiriques* on la trouve chez Frege (notamment dans cette espèce d'analyse que Dummett appelle *décomposition*) mais elle est tout à fait en harmonie avec la méthode phénoménologique.

<sup>3</sup> Qui est bien entendu celle que marque la déduction subjective dans la première édition de la *Critique de la raison pure*, déduction qui s'achève avec la «synthèse de la reconnaissance *dans le concept*». Husserl loue la déduction transcendantale de 1781 comme la plus proche de la méthode phénoménologique au moins à deux occasions, à savoir en *Idées I* (Husserl 1913 : [119]) et en *Krisis* (Husserl 1954 : 106).

*multiversum* de l'entreprise phénoménologique (dont *Erste Philosophie* II fait le témoignage). Sans amorcer cette question 'architectonique', on examinera la nature de la pensée conceptuelle et ses formes, en essayant de la mettre en relation, en tant que telle, avec la modification de neutralité et avec l'attitude phénoménologique. Sans oublier, d'un côté, que l'explicitation de leurs formes n'a pas besoin d'attendre le phénoménologue, et, de l'autre, que l'épochè, dans les *Idées directrices* I, a dû être *prémisse* (§ 31) à l'analyse des «structures noético-noématisques» – donc même à l'analyse (§ 109) de la modification de neutralité! – pour que cette dernière fût une analyse phénoménologique.

On examinera donc l'apophantique formelle de Husserl, car les structures formelles des jugements sont, comme Frege l'enseigne, celles des concepts : la saturation de ces derniers qui en fait des jugements – qui distingue par de bon les jugements des concepts – nous fait sortir au même temps de l'apophantique *formelle*. La saturation 'schématique' d'un concept, nous donnant le schéma d'un jugement, continue à nous montrer sa structure variable, qui est celle d'un concept. Un concept est un jugement insaturé précisément parce qu'il contient des variables : le saisir est donc déjà anticiper une formalisation – alors qu'un concept formel est le résultat d'une mise en variable complète d'un jugement.

Notons que la suspension de la thèse judicative que la mise en variable entraîne est comme la contrepartie, liée justement à la variation, du manque de valeur de vérité que Frege dénonce chez les énoncés contenant des termes non-dénotants ('L'actuel roi de France est chauve'). Ici il n'est pas question de *variation* du référent d'une partie de l'énoncé, mais bien de privation de référence (se transmettant de la partie au tout). Il se trouve pourtant que l'effet qu'a le manque factuel de référence d'une partie sur le tout, a un analogue dans l'effet de la variabilité formalisante d'une partie sur l'attitude qu'on a à l'égard du même entier (le jugement).

Mais avant encore d'entamer une formalisation explicite, toute compréhension d'un jugement demande qu'on le 'voit comme' exemplifiant le concept ou les concepts qui sont ses constituants, qu'on le regarde comme contenant des variables<sup>4</sup>. En allant jusqu'au bout: la structure essentielle des concepts matériellement déterminés consistant de concepts formels, la saisie de n'importe quel concept remonte toujours jusqu'à ces derniers. Il faut le «voir comme» les ayant pour forme, de même que pour saisir un concept saturé (un jugement) il faut toujours le voir comme articulé selon les concepts qui ont dû se saturer pour le constituer. On doit voir dans le jugement les concepts qui pour lui sont constitutifs, il faut le regarder comme contenant des variables, quasiment par rétention des 'phases' qui ont amené à cette unité de signification qu'est le jugement, qui l'ont conduit à se constituer comme complet à partir d'unités incomplètes. D'un *concept* on peut avancer des inférences, au sens où d'un *jugement* on peut tirer des conséquences en tant qu'il s'articule selon un certain concept<sup>5</sup>. De même, un concept a à son tour des 'conditions de vérité', ou plutôt il en indique, au sens où il dicte de telles conditions pour les jugements qui l'attribuent à des objets. Dans les deux directions, du jugement à ses conséquences aussi bien que de ses conditions au jugement lui-même, l'on procède selon les articulations – et les lignes de force – que lui donnent les concepts matériellement déterminés qui le constituent, et finalement les concepts formels qui les sous-tendent.

---

<sup>4</sup> Cf. Dummett (1981 : 261-291) et Geach (1975). Il est remarquable qu'en traitant cette 'extraction' de concepts depuis des énoncés le langage de ces deux auteurs, alors même qu'ils écrivent en commentateurs de Frege, se fait singulièrement proche de celui courant dans la littérature phénoménologique.

<sup>5</sup> Cf. dessus n. 3.

La coïncidence de formes de jugements et formes des concepts rend ici possible de suivre avec le regard le schéma de inférences possibles en tant qu'il est déjà contenu dans un concept. Concevoir est *se préparer* à juger (à formuler des inférences correctes), et à la fois *se souvenir* d'avoir saisi des conditions de vérité pour des jugements (d'avoir envisagé des attributions correctes du concept en question). La 'rétention' des phases, noétiques et noématiques, de la constitution d'un jugement concerne bien les concepts qui en sont les constituants, mais précisément par-là cette rétention revient à une saisie, entre autres, de ses conditions de vérité, voire d'affirmabilité.

On ne veut pas ici prendre parti pour une théorie de la signification de modèle fregéen, expliquant la notion de sens en termes justement de conditions de vérité, plutôt que pour une théorie de modèle dummettien, où sont les conditions d'assertion qui priment (cf. Dummett 1976). Quel que soit le modèle de *théorie* de la signification qu'on décidera par ailleurs d'adopter, la tâche d'une *description phénoménologique* de la saisie d'un concept, et du concept lui-même en tant que son corrélat, peut être remplie sans se compromettre avec aucun de ces modèles de théorie, car on n'assigne pas une valeur explicative aux résultats de la description. On peut très bien, en phénoménologie décrire tout ce que les théoriciens du langage vont respectivement utiliser dans la construction de leur théories, se bornant, dans un premier moment, à ordonner ses propres résultats comme portant sur des différentes couches du phénomène global de la compréhension et sur son corrélat, sans attribuer à aucune un rôle privilégié. Certes, avec cela la tâche du phénoménologue en tant que philosophe est bien loin d'être épuisée ; en philosophe (notamment du langage) le phénoménologue va devoir affronter – bien entendu, à l'aide des moyens qui sont les siens – ces difficiles questions, qui lui demanderont alors une analyse phénoménologique encore plus poussée et ambitieuse de l'expérience langagière. C'est là, pourtant, une entreprise qu'on ne va pas amorcer au cours de cette thèse.

Il vaut la peine de remarquer encore que protension et rétention correspondent ici à ce que Wittgenstein dit de la maîtrise – de l'apprentissage accompli – d'une règle: elle consiste à *être prêt* à l'appliquer, et exige *avoir été mise a point* par un dressage (*Abrichtung*). Notons qu'il ne s'agit point, là, d'une condition psychologique, empiriquement constatable, de l'apprentissage, mais bien d'une condition 'logique', faisant partie de ce que signifie que de maîtriser une règle: un tel 'dressage', chez Wittgenstein, c'est quelque chose sans quoi on ne saurait pas dire en quoi consiste une telle maîtrise ; et donc sans quoi il n'y aurait finalement pas de règle, car une règle doit être *maîtrisable* par quelqu'un. La mémoire de ce dressage n'est pas un ressouvenir, un rappel des circonstances de l'apprentissage lui-même – car on peut très bien les avoir oubliées tout en retenant le savoir-faire auquel elles nous introduisirent ; c'est par contre de la rétention – ce non plus, bien entendu, des circonstances du dressage, qui sont bien éloignées de nous, mais du 'passé proche schématique' dans lequel je 'rappelle' le passé comme quelque chose à quoi ma conscience présente de ce que je sais faire a besoin de se renouer. Toute compétence acquise dans le passé a besoin, pour être utilisable dans le présent, que l'on *voit* la situation présente *comme* telle ou telle autre, comme exemplifiant tel ou tel autre schéma déjà rencontré dans le passé que je puisse exploiter (quitte à intégrer ce schéma dans un schéma plus vaste qui serait, lui, inédit, comme l'est la situation présente). J'ai besoin de voir la situation présente comme semblable *en ceci ou en cela* aux circonstances de mon apprentissage de la règle que je vais appliquer: le ressouvenir n'est que de l'ordre du schématique, et il sert de base pour une rétention renouant – avec la continuité qui est propre à la rétention – mon application présente de la règle avec ce que du passé je viens de rappeler. C'est en raison de ce besoin de rappeler le passé et de m'y renouer que toute application d'une règle est exposée aux

risques du présent. De Lewis Carroll à Kripke<sup>6</sup> la nature aléatoire de ce qu'est qu'appliquer une règle a été plusieurs fois mise en évidence ; sa dimension temporelle y est pour quelque chose.

Le lien entre pensée par concepts et modification de neutralité passe par le lien entre la première et la dimension temporelle de la conscience. Mon 'je peux' (affirmer, inférer) est toujours temporel et toujours neutralisé par rapport à toute thèse *effective* – qui pour être telle ne peut pas se passer d'être *saturée*, complète comme l'est, à la différence d'un concept, un jugement. Or le présent-vivant, où je sais que je peux, est en tant que tel prédisposé à la neutralité, car la rétention et la protension qui l'habitent sont neutralisées. Même si elle visent des phases d'une activité thétique, prise dans l'attitude naturelle, elles les 'survolent' sans, en tant que telles, y prendre partie.

Seule la phase dont au présent j'ai conscience «impressionnelle» fait proprement l'objet d'une thèse (quitte à en opérer une suspension volontaire, active). Or comme cette phase est, à chaque moment, la phase maîtresse, la thèse pose l'objet entier comme étant, et non pas seulement ce qu'on en perçoit ou on en juge dans une certaine phase d'expérience de l'objet. C'est, là, la bien connue transcendance de l'objet par rapport à l'expérience qu'on en fait, et donc du contenu intentionnel de sa thèse par rapport à l'expérience (dans sa teneur matérielle) ayant force thétique. Mais cela ne doit pas nous faire oublier que tout présent-vivant thétique est creusé par une double série de phases qui sont, en elles-mêmes, non-thétiques ; c'est le caractère thétique du présent-vivant qui s'étend sur l'objet en tant qu'il transcende ce qui m'est donné à chaque instant, donc sur les contenus des phases d'expérience retenues et attendues protensionnellement (outre les phases dont j'ai un souvenir et une attente non-protensionnelle). Les notes de musique qui font en sorte que celle que j'ouïs dans cet instant s'insère dans une mélodie, qu'elle ait un rapport avec d'autres notes, sont bel et bien posées comme étant – quoique de manière modifiée: à savoir comme venant de et comme allant être. Mais elles sont à la fois saisies en tant que telles, pour leur *contenu* (en soi indifférent à l'existence effective) qui seul compte en vue de la définition des *rappports* qu'elles ont entre elles. Ce n'est que la note que j'ouïs de manière «impressionnelle» qui m'impose, par sa propre force thétique, de poser comme étant les rapports qu'elle entretient avec son milieu temporel, de passer de leur définition à leur position.

En passant de la perception à la pensée logique<sup>7</sup>, il faut bien sûr distinguer soigneusement la neutralité propre à la rétention des conditions de vérification et à la protension des conséquences que je peux tirer de celle propre à la rétention et à la protension de phases de perception. La saisie des conditions de vérité d'un énoncé 'P' est neutralisée au sens où on n'affirme pas la vérité de cet énoncé dont je saisis le sens: tant que je me borne à le comprendre, je ne lui donne pas de force assertorique, ou du moins je ne fais aucun usage de cette force<sup>8</sup> – encore qu'il soit ce que j'ai à l'esprit en cet instant, dans le présent-vivant de la compréhension. Il ne peut donc pas m'obliger à élargir sa force assertorique à ce dont j'ai rétention.

Au plus, j'affirme 'catégoriquement' comme vrais, en comprenant 'P', les énoncés *conditionnels* (métalinguistiques) qui établissent justement ses conditions de vérité ('P' est vrai si et seulement si Q) ; et encore, cela n'arrive que lorsqu'on comprend un énoncé par l'intermédiaire d'une explication verbale de son sens, ce qui naturellement n'est pas

---

<sup>6</sup> Chez Kripke, pourtant, avec un peu trop de foi dans le doute sceptique, comme l'a bien fait remarquer Colin Mc Ginn. Cf. Kripke (1982) et Mc Ginn (1984).

<sup>7</sup> Cette transition est anticipée par Peirce, là où, dans l'essai *How to Clarify our Ideas* (1878), il met en parallèle la capacité unificatrice des concepts avec celle de la saisie perceptive unitaire d'un morceau musical.

<sup>8</sup> Il s'agit d'une précision de très grande importance, que Husserl fait dans un contexte dominé par la thèse perceptive, mais qui se laisse étendre aussi bien à la thèse judiciaire. Cf. Husserl (1913, § 31).

toujours le cas, ni saurait l'être. En tout cas, quand bien même la saisie du sens d'un énoncé se fasse par le biais d'un autre énoncé, la thèse dont on ne peut pas se passer ne concerne justement que ce jugement métalinguistique. Cela n'affecte pas mon attitude à l'égard du contenu de la thèse originaire: je saisis le sens de P sans l'affirmer – notamment, je le saisis par la rétention de l'ensemble de ses conditions de vérité ('Q'), desquelles j'ai une conscience également neutralisée. Notons que l'assertion de "P" est vrai si et seulement si Q', comme d'ailleurs celle de tout énoncé hypothétique (métalinguistique ou non), est un exemple de conscience thétique d'un contenu incluant des thèses qui, elles, sont désactivées (cf. Husserl 1913 : [217-18]). On reviendra sur ce genre d'inclusion.

A la différence de la perception, dans la saisie d'un *jugement* ce dont j'ai rétention n'est d'ailleurs pas autre chose que ce qui fait le contenu de mon présent-vivant – à moins bien entendu des conséquences dont j'ai une conscience protensionnelle. Or dans la saisie, notamment, d'un *concept* cette coïncidence de contenu entre le présent-vivant et la rétention est ouvertement avouée: il ne s'agit même plus de penser le sens d'un énoncé tel qu'un autre énoncé le déploie, mais l'on pense directement le sens d'une expression incomplète qui encode une matrice de conditions de vérité (vérification) pour plusieurs énoncés possibles, à savoir ceux qu'on obtiendrait en complétant le prédicat. Ici il n'est pas du tout surprenant que la matrice de conditions de vérité dont on a 'rétention' soit à la fois le contenu du présent-vivant, car concevoir c'est précisément recueillir dans son présent-vivant le schéma d'un parcours cognitif dont on retient les 'étapes' (les articulations catégoriales), soit une manière – incomplète – de vérifier ou de falsifier des jugements possibles<sup>9</sup>. Tandis qu'un jugement, de par sa complétude, est typiquement la présentation de l'état de choses qu'il déclare subsister, où seul cet état de chose est visé, sans égard pour la manière de le connaître; ici, par contre, il nous est 'présent', en première instance, un contenu qui se veut distincte de toute expérience, car 'désormais' le jugement ne la vise plus – encore qu'on ait rétention au moins de la forme typique d'une expérience possible de cet état des affaires. Le jugement a sa propre signification, son 'vouloir dire': on veut parler de quelque chose d'allant au-delà non seulement de l'expérience factuelle qu'on en fait, mais en outres comme quelque chose d'indépendant, en lui-même, jusque de la forme même de l'expérience qu'on pourrait en faire.

Le présent-vivant de la conscience *judicative* est donc cette pointe de sa *Bedeutung* – de son vouloir-dire<sup>10</sup> – qui se penche sur le monde, qui dénonce son appartenance à l'attitude naturelle. Ici il se présente toujours comme d'abord pourvu de force assertorique (comme 'impressionnel'), mais quand bien même l'on se borne à le saisir sans faire usage de son affirmation, il continue à nous adresser à la situation dont il parle comme à son contenu primaire, tel celui d'un présent-vivant par rapport auquel toute conscience de la forme de l'expérience du même état de choses ne ferait l'objet que d'une 'simple' rétention. Le *concept* est par contre le lieu de la pleine reconnaissance de la rétention et de la protension dans le présent-vivant. En saisissant un concept on appréhende la matrice de procédures de vérification possibles, et, en outres, d'inférences

---

<sup>9</sup> Le concept, en outres, ne connaît pas la distinction qui décale la signification d'un énoncé de ses conditions de vérité. Dummett distingue entre le sens d'un énoncé et le contenu de son assertion (cf. Dummett (1976 : 83-88 et 1979 : 127) ; *comprendre un énoncé* c'est alors saisir les conséquences pragmatiques de son éventuelle assertion – conséquences *que l'on continue à envisager* même alors qu'on l'a suspendue. *Saisir un concept*, par contre, c'est trop peu pour commencer (ou continuer) à envisager des conséquences pragmatiques, qui ne sauraient découler que d'énonciations complètes.

<sup>10</sup> La traduction derridienne de *Bedeutung* par 'vouloir dire' (cf. Derrida 1967 et 1962) est bien entendu tendancieuse (ce qui est voulu, à son tour) ; cependant, en l'occurrence elle est utile pour signaler la *tendance* de l'intention signifiante à parler (*mit Absicht!*) d'autre chose que l'expérience qu'on fait ; à savoir de ce dont on fait l'expérience (l'objet ou l'état de choses).

possibles, car le champ des jugements contenant ce concept renvoie à un champ de conséquences<sup>11</sup> qu'on pourrait en tirer – car on ne peut les en tirer qu'en tant qu'ils contiennent ce concept<sup>12</sup>. C'est bien en vertu d'une certaine conceptualisation, d'une certaine manière de comprendre un jugement qu'on peut en envisager les conséquences ; c'est donc toujours *dans* la conscience protensionnelle des conséquences de *jugements* qu'opère la conscience de leur matrice *conceptuelle*, mais ce n'est que *par* la conscience de cette matrice-ci que la conscience de ces conséquences-là est possible.

Il faut encore distinguer entre les concepts que l'on tire d'un jugement d'un côté et ceux qui sont nécessaires, au préalable, à la compréhension des jugements qui les contiennent de l'autre. Ces derniers sont en première instance des structures de cours possibles d'expérience, qu'on ne peut pas *extraire* d'un jugement; la «synthèse de la reconnaissance dans le concept» qu'esquisse Kant dans la première édition de la *Critique de la raison pure* est un antécédent illustre d'une analyse de leur formation et de leur nature. On va bientôt voir que chez Husserl d'une voie 'kantienne' est présente à côté d'une voie 'fregéenne' à l'analyse de la formation des concepts – la voie 'fregéenne' n'étant d'ailleurs inconnue à Kant non plus, étant donné qu'il déclare que l'unité des concepts relève de la nature du jugement<sup>13</sup>. Ce qui est important de signaler ici, c'est que la nature de la rétention du parcours cognitif typique qui constitue le concept change selon qu'il s'agisse de concepts 'fondamentaux' ou bien de concepts fondés (dans des jugements). Dans le premier cas c'est n'est pas de conditions de vérité (ou de vérification) encodées en des énoncés qu'il s'agit, mais d'un parcours d'expériences possibles, qui ont pourtant déjà une structure *pré-catégoriale*. Et de même pour l'aspect protensionnel de la conscience conceptuelle: la 'protention' qui appartient à la saisie des concepts que l'on forme à partir des parcours d'expérience, sans les extraire de jugements, est la conscience de la possibilité de réitérer le parcours que le concept qu'on saisie organise.

La saisie d'un concept naissant d'un parcours d'expérience c'est la rétention<sup>14</sup> de ce parcours dans sa structure : en saisissant un concept on a une conscience non-thématique de cette structure en tant qu'elle va se faire catégoriale. On envisage la 'transformation' des formes pré-catégoriales en des formes catégoriales, et par là on 'comprend' le parcours qu'on vient de faire comme articulé et réitérable. Les analyses qui, dans *Expérience et Jugement*, amorcent la formation des concepts investiguent la genèse, dans l'expérience, des formes elles-mêmes qui structurent de ces concepts. Ces analyses nous donnent quelque chose qu'il serait naturellement vain de demander à Kant, mais qui est bien un approfondissement de l'analyse kantienne de la formation des concepts au cours de l'expérience<sup>15</sup>.

---

<sup>11</sup> Il s'agit d'un champ parce qu'il ne saurait être un ensemble, car on ne peut décider si quelque chose est conséquence de quelque chose d'autre que s'il s'agit de deux jugements. Tout cela sans préjudice pour la question si les conséquences d'un *jugement* forment un ensemble bien défini, un ensemble flou (*fluzjy*) ou, à leur tour, un champ.

<sup>12</sup> Ce lien entre un jugement/concept et son (champ de) conséquences est quelque chose d'assez proche de la relation de *présupposition* entre la signification des mots d'un langage par laquelle C. Cozzo a essayé de décrire la maîtrise d'une langue naturelle dans le cadre du model dummettien de théorie de la signification (cf. Cozzo 1994, chap. 3).

<sup>13</sup> Cf. Kant (1781, A 68-9, B 93-4); Sluga (1980 : 90-91).

<sup>14</sup> Ici comme ailleurs on parle génériquement de rétention, alors qu'il serait plus convenable de parler de maintien dans son emprise, selon la distinction faite au § 23 b) d'*Expérience et jugement*.

<sup>15</sup> On ne va pas discuter ici combien il y a, là, de proprement kantien, et combien on ne devrait par contre chercher plutôt chez les empiristes (rappelons la sympathie qu'a Husserl pour l'approche humienne des «relations of ideas»), et peut-être chez Leibniz, d'autres antécédents d'une analyse phénoménologique de la pensée conceptuelle.

## 2. Analyse phénoménologique et philosophie analytique : analyse des formes et leur formation.

Husserl traite la formation des concepts en des termes apparemment conformes à la tradition gnoséologique moderne, à savoir en parlant d'*abstraction* de types d'objets, abstraction partant de l'expérience d'objets individuels, et se réitérant à plusieurs degrés. Certes, la méthode de la variation dont on fait usage au cours de cette abstraction est originale par rapport à la tradition qui va jusqu'à la «logique générale» kantienne. N'empêche, l'attention que Husserl porte au lien entre le concept et sa saisie, puis entre celle-ci et l'expérience d'objets singuliers de laquelle on le 'tire' peut faire croire qu'il recule en deçà de l'anti-psychologisme inauguré par Frege (et Bolzano). Notamment, en deçà de l'innovation fregéenne consistant à ne considérer, comme pertinent pour la nature d'un concept<sup>16</sup>, que le *modèle* commun à des différents *jugements* («pensées») – en laissant de côté les actes de saisie des jugements et du concept, aussi bien que l'acte de 'jugement' (assertion); sans parler des actes perceptifs visant des objets tombant sur notre concept.

Cette attention au lien entre conscience intellectuelle (et son contenu) et conscience perceptive, pourtant, ne fait que compléter, sans aucunement le brouiller, le traitement de la nature des concepts, et de leur formation à partir, le cas échéant, de jugements. C'est, là, une intégration dont la philosophie analytique ne peut se passer complètement non plus (cf. Dummett 1993, chap. 11). Husserl esquisse, en *Expérience et Jugement* (cf. Husserl 1939 § 85), une séquence montante : des «concepts purement matériels et donc *concrets*, qui n'ont aucun nom», précédant «toute explication et toute liaison syntaxique de prédicats» – véritable «cas limite primitif» de toute l'activité de l'entendement – l'on passe à des «égalités» appartenant «aux contenus détachés de l'expérience passive par explication». Ces dernières «donnent lieu à des concepts universels matériels»<sup>17</sup>. Les égalités qui «appartiennent aux formes syntaxiques dégagées d'une production spontanée, à savoir se référant aux simples généralités formelles», sont par contre des égalités qui sous-tendent des «formes pures» telles «égalité, diversité, unité, multiplicité, ensemble, entier, parties, objet, propriété, bref tous les ainsi dit concepts logiques purs» (Husserl 1939 : [408]).

L'opération que Husserl mentionne ici, l'*explication*, est un passage obligé pour donner une forme conceptuelle – bien avant d'accomplir une formalisation – à un contenu intuitif ; et donc pour obtenir des concepts pourvus justement de contenu intuitif. Elle est en outre une prémisse nécessaire de la formalisation, tout en n'étant pas elle-même une démarche formalisante<sup>18</sup>. La faire rentrer dans l'analyse de la nature et de la 'constitution' des concepts n'est donc pas, bien loin, indice de psychologisme.

L'explication, «détachant» des contenus de l'expérience passive, est une prémisse de la mise en variables parce que tout explicatum peut être *substitué* par d'autres, alors que, tant qu'on reste au plexus 'inarticulé' de l'expérience passive, on ne peut effectuer

---

<sup>16</sup> On parle ici de 'concept' dans l'acceptation courante du mot, à savoir du *sens* d'une expression prédicative. La mise en variable fregéenne (cf. Frege 1891) vise à mettre à jour le *réfèrent* de ces expressions, à savoir une propriété (qu'il appelle 'Begriff'); outre ces expressions elles-mêmes, d'ordinaire immergées à l'intérieur d'énoncés. Mais cela ne se fait qu'en saisissant leur sens, le distinguant de celui, dont on part, des énoncés.

<sup>17</sup> Parmi les concepts universels matériels il faudra encore distinguer les concepts 'empiriques' (dans un sens très restreint du mot) et les concepts 'purs' – qui ne sont pourtant pas encore formalisés, mis complètement en variables. Cela en ferait, de concepts *matériels* purs, des concepts *formels* – qu'Husserl appelle «concepts *logiques* purs» (mon italique). La distinction entre concepts empiriques et concepts (matériels mais) purs se base sur leur domaine ou extension: un concept pur a un domaine de pures possibilités, d'instances possibles, qui ne se limite pas à des objets existant de fait. Cf. (1939 §§ 89 et 91).

<sup>18</sup> Bien au contraire, elle est «la direction de l'intérêt perceptif qui pénètre dans l'horizon interne de l'objet»: elle ne se désintéresse donc pas du tout des contenus propres à l'objet.

aucune substitution. La substitution demande qu'un élément remplace un autre à l'intérieur d'un cadre stable, demeurant inchangé. Pour opérer une variation il faut distinguer l'élément à remplacer (et, respectivement, son remplaçant) de tout ce qui reste inchangé : cela est indispensable afin que l'on puisse reconnaître le résultat de la substitution comme une variante de ce dans quoi on a opéré la substitution elle-même. Autrement on aurait simplement une chose tout à fait différente, qui aurait brutalement substitué la chose initiale *dans sa totalité*, et non pas quelque chose *d'elle*. La substitution aurait donc substitué la variation, au lieu de la mettre en œuvre.

Étudier les structures essentielles de l'expérience perceptive impliquées par la formation des concepts est donc mettre à jour leur manière d'être et de venir à l'être *comme des unités de signification*, en tant que tels – à savoir *ce qu'est qu'être des concepts*, ce qui *les constitue comme tels*. Phénoménologie constitutive et analyse éidétique sont ici strictement liées ; c'est bien leur unité qui permet de différencier l'analyse phénoménologique des actes intellectuels et de leur contenu d'une psychologie phénoménologique. La *damnatio memoriae* du gnoséologisme pré-fregéen en logique utilise d'ordinaire les théories de l'abstraction comme preuves à son charge – notamment, comme preuves de son prétendu psychologisme. Or il se trouve que la théorie husserlienne de la formation des concepts par abstraction est elle-même une théorie de la variation, donc du procédé-maître de la nouvelle logique bolzano-fregéenne. Elle est *à la fois* une analyse de la conscience qui saisit des concepts *et* de ces derniers, en tant qu'ils lui sont corrélés, à savoir des opérations typiques de l'entendement *et* des formes de signification qui leur sont liées. L'abstraction idéante, visant une espèce entendue comme un invariant, mérite donc de rester distinguée *à la fois* de la formalisation *et* de la «généralisation appauvrissante, entendue comme démarche inductive-abstractive» (Courtine (1996 : 27): la relation entre formalisation et idéation est donc marquée par leur co-appartenance à la variation, par opposition au 'prélevement' de notes en vue de l'induction.

La méthode de la variation est, quand on la mène jusqu'à ses extrêmes conséquences, la voie d'accès husserlienne à l'ontologie formelle<sup>19</sup>, aux notions et aux vérités qu'on peut référer à *n'importe quoi*, sans égard au genre de la chose chaque fois concernée, car elles se réfèrent, en tant que telles à *quelque chose en général*, à un *x* indéterminé. Bien entendu, Husserl distingue<sup>20</sup> ce qu'est qu'être la valeur d'une variable de ce qu'est qu'être l'instance d'une espèce : les instances d'une espèce, bien qu'elles soient ce dont la variation rend visible l'espèce elle-même, ne sont pas des valeurs qu'elle peut prendre à la manière d'une variable. Il faut distinguer la variation *idéante*, qui met à jour justement une espèce, de la mise en variables *formalisante*, qui met à jour une forme logique (voire ontologique). Cette dernière, dit Husserl, ne procède pas (proprement) par variation : mais cela n'est vrai qu'au sens où *dans la formalisation la variation s'est épuisée*. On ne peut donc plus reconnaître aucun élément commun d'un terme à l'autre du passage : les valeurs de la variable n'ont aucun «moment» singulier exemplifiant un genre qui serait commun à eux toutes.

Dans toute variation non seulement des éléments viennent à jour comme des invariants, mais en outre des *formes* 'émergent' (encore que non-thématiquement) comme à leur tour invariables – plus précisément, comme formes *de* ces invariants. Ces formes rendent visible, à partir d'une vision d'essence, des «concepts d'essence» : elles font donc, de cette vision, la saisie d'un concept. Quand finalement, dans la formalisation, elles deviennent visibles en tant que telles – elles et rien d'autre – la variation a dépassé soi-

---

19 Cf. Benoist (1996 : 38-41) et Piana (1977 : 17-18 et 40). La définition de vérité analytique (formelle) comme vérité indépendante des contenus et dépendante de la forme invariante de contenus justement variables Husserl l'énonce dès les *Recherches Logiques*: cf. Husserl (1901, III R. § 12).

20 Cf. Husserl (1913, § 13 et 1939, § 92 : [435]).

même, elle a mis à jour la structure selon laquelle d'autres matériaux pourraient s'articuler, sur lesquels une autre variation pourrait se dérouler. (Cette dernière nous ferait voir une autre essence, matériellement différente mais homologue). Les structures que vise la formalisation sont donc bel et bien des structures invariables de variation possibles ; seulement, quand la variation respecte certaines bornes (celles d'une 'région'), les structures proprement formelles ne sont pas encore visées en tant que telles.

Mais avant d'arriver à ces formes pures – telles ces «formes du jugement en général, pour lesquelles la constitution des objectivités universelles est déjà un présupposé» (Husserl 1939 : [385]), et les formes ontologiques qui leur correspondent – l'analyse phénoménologique doit considérer justement ces objectivités universelles qui ne sont pas encore des *formes pures* de concepts. Dans ce domaine tombent aussi tous les concepts obtenus par Frege par le biais d'une mise en variables d'un énoncé qui ne soit pas totale, qui ne parvienne pas à l'indifférence à l'égard du contenu de toutes les parties de l'énoncé de départ.

La formation fregeenne de concepts à partir du sens d'énoncés – par exemple du concept de suicidaire à partir du sens de l'énoncé 'Brutus tua Brutus' *via* la mise en évidence du modèle 'ξ tua ξ' – présuppose une compréhension *articulée* de ces énoncés. Il faut les entendre comme pourvus d'une articulation minimale à partir de laquelle on peut finalement lui donner – la «voir comme» ayant – des articulations différentes, formant par là des concepts différents. Chez Frege (et plus explicitement chez Dummett), pourtant, cette articulation fondamentale est le dernier point d'arrivée de l'analyse de la signification, tandis que la phénoménologie fait une démarche régressive ultérieure, pour accéder à la genèse de la signification expressive (et de ses formes) à laquelle aboutit l'analyse des énoncés.

Le point d'arrêt de celle-ci, à savoir l'articulation fondamentale du sens de l'énoncé, se laisse analyser selon le modèle tout/parties: son analyse est donc unique (cf. Dummett 1981, chap. 15). Elle est la base de toute «décomposition» ou mise en évidence d'un modèle que l'énoncé partage avec d'autres énoncés, mais qu'il n'est pas nécessaire connaître pour le comprendre. Cette *decomposition* suit par contre le modèle fonction/argument, et n'est donc pas unique (cf. Dummett 1981 : 280 et 1991 : 190.). Or Husserl veut rendre compte même de cette articulation de base du contenu d'une thèse judicative, et le fait par moyen de l'explication du contenu d'une «thèse perceptive»: l'articulation perceptive est condition nécessaire de l'expressive<sup>21</sup>, et lieu d'origine de ses formes. Les formes du sujet et du prédicat dérivent de cette modification d'un processus perceptif qui est justement l'explication (cf. Husserl 1939, § 24): il s'agit du passage de l'attention d'un premier objet à un élément qui, déjà connu indistinctement auparavant, devient maintenant l'objet principal de l'attention alors qu'on l'«identifie» à l'autre (qu'on continue à son tour à viser, le tenant «sous son emprise [*im Griff*]»). On les 'identifie' au sens où le nouveau élément (l'*explicatum*) est su comme «inhérent» au vieux (l'*explicandum*), à savoir qu'on ne fait expérience de l'*explicatum* qu'en relation avec l'*explicandum*, comme avec quelque chose qu'*il faut avoir d'abord eu comme thème principal et continuer à garder sous son emprise*. Remarquons que la relation de la détermination à l'objet-substrat est exprimée en termes d'expérience possible : pour la détermination être «inhérente» au substrat c'est n'être *saisissable*, en première instance, qu'en relation au substrat comme à quelque chose dont il faut avoir *fait l'expérience* et qu'il faut continuer à *maintenir sous son emprise*. On ne prend une détermination pour une

---

<sup>21</sup> La couche de l'expression présuppose si strictement la pré-expressive qu'elle est, par rapport à cette dernière, «improductive», à savoir telle qu'elle ne rajoute aucun contenu nouveau (ni aucun caractère thétiq), mais fonctionne comme médium pour les contenus qui passent de l'une à l'autre: cf. Husserl (1913, § 24).

détermination que quand on la saisit en relation à un tel substrat et *comme* quelque chose qui doit être dans une pareille relation, en tant que relation qui articule le corrélat d'une expérience (typiquement, d'une perception). Ce qu'*est* une relation, ce qui la 'constitue' comme telle, c'est précisément cela. L'analyse de la genèse ante-prédicative des formes logiques (et ontologiques) a une orientation subjective qui donne, de ces formes, une notion 'aperceptive', une compréhension qui est interne à l'auto-compréhension que nous avons de nos propres possibilités de faire expérience. Il s'agit d'une notion qui est formulée en termes de possibilités essentielles de saisie de ce qui revêt ces formes et finalement de ces formes elle-mêmes. La notion de substrat et de détermination est donc formulée en termes de l'expérience qu'on peut en faire, de mon 'je peux'.

Mais si cette notion renvoie à l'expérience, cette dernière renvoie d'entrée de jeux à la dimension catégoriale. Le lien entre substrat et détermination veut dire non seulement que ce n'est qu'en relation au substrat qu'on fait (de fait) l'expérience de sa détermination, mais qu'on ne *pourrait* la faire qu'en relation à un objet lui étant homologue, c'est à dire appartenant à la même catégorie et donc lui étant *substituable* en des séquences similaires. La nécessité du rapport entre détermination et substrat est *catégoriale*, elle concerne *n'importe quel* contenu perceptif jouant, chaque fois, le rôle de substrat et, respectivement, de détermination. Quand on 'identifie' (par «coïncidence») la détermination au substrat on a bel et bien conscience de la nécessité d'avoir d'abord perçu le substrat (et de continuer à le garder dans la prise), mais on sait à la fois<sup>22</sup> que n'importe quel autre contenu perceptif aurait pu le remplacer, pourvu qu'il y soit homologue, 'équiforme'. On voudrait dire : pourvu qu'il appartienne à la même catégorie, mais cela serait trop attribuer au sujet d'une expérience perceptive, qui pourrait bien ne jamais avoir effectivement accompli aucune variation imaginaire, ni donc avoir encore la notion de catégorie<sup>23</sup>. N'empêche, l'expérience perceptive est toujours 'catégorisée' : quand je perçois la détermination de quelque chose je la perçois bien comme *détermination de* quelque chose ; et plus encore, comme sa détermination, à savoir je la vois «coïncider» avec son substrat. Par-là, je dois à la fois les savoir substituables par quoi que ce soit d'autre: faire expérience 'habilité' toujours à la variation. Sous le titre de formation de formes il faudrait distinguer a) la formation des formes pré-expressives par 'proto-variation', b) la formation des formes expressives à partir de ces dernières, c) formation des concepts empiriques – qui relèvent eux-mêmes des formes parce que capables de faire varier leurs arguments – selon leur formes ou concepts formels (informant un contenu perceptif).

L'analyse husserlienne de l'enracinement des formes de signification expressives dans l'expérience perceptive poursuit, après le couple sujet-prédicat (et donc substrat-détermination, voire *explicandum-explicatum*), avec d'autres formes reçues de la logique traditionnelle. De même que la première présuppose la modification explicative de la contemplation(cf. Husserl 1939, § 24 a), la négation présuppose la déception d'une attente perceptive (le phénomène de l'*autrement*), la possibilité problématique l'incertitude ou 'doute' perceptif, la possibilité ouverte l'attente d'une détermination tombant à l'intérieur d'un genre mais indéterminée quant à son espèce<sup>24</sup>. La formation de ces «formes de sens» est le présupposé de la formation des concepts : ceux-ci,

---

<sup>22</sup> Ou du moins on doit être prêt à le reconnaître comme étant impliqué par ce que nous savons des objets de l'expérience que nous sommes en train de faire.

<sup>23</sup> Cette *notion* présuppose en outre, simplement en tant que notion, la couche expressive de la signification, nécessaire pour expliciter même les catégories pré-expressives. Ce cercle rentre dans le problème plus général du rapport entre l'exercice de la phénoménologie (non seulement du pré-catégorial) et le langage étant censé l'énoncer ; problème amorcé d'abord par E. Fink, puis par J. Derrida. Cf. Derrida (1962, notes 89 et 90).

<sup>24</sup> Cf. Husserl (1939) § 21 a), b), et c) respectivement.

comme on le verra, dérivent en dernière analyse de l'«information» catégoriale d'un contenu<sup>25</sup> qui, restant constant, constitue l'arrière-fond contre lequel des informations différentes s'étalent, l'une étant la transformation de l'autre (cf. dessous ch. II). Les formes catégoriales elles-mêmes ont leur origine dans des processus perceptifs : si un contenu perceptif se laisse informer catégorialement c'est d'abord parce que ces formes partagent le même terrain d'origine que lui.

Husserl parle d'un contenu commun à des significations de différente forme catégoriale dans le cadre de sa doctrine de la modification, à savoir justement du changement de forme de la part d'une couche de contenu qui demeure constante. Plus exactement, il s'agit, en *Expérience et Jugement*, de la formation de ces formes elles-mêmes, donc d'une modification tout à fait caractéristique : la transformation d'une position expressive immédiate par négation renvoie, comme on l'a vu, à la transformation d'une position perceptive immédiate par déception, au phénomène de l'«autrement». C'est la couche de contenu pré-expressive qui connaît la première modification. Husserl parle explicitement d'un tel contenu «profond» dans les cas de la négation et de la possibilité (cf. Husserl 1939 : [94-98] et [99-102]) et en outre du passage d'une détermination prédicative à une attributive (de *S est p* à *S qui est p*)<sup>26</sup>. Dans les deux premiers cas il parle de «compénétration» (*durchdringen*)<sup>27</sup> du contenu tel qu'il sort de la modification avec le vieux, qui demeure. Dans le cas du passage à la détermination attributive ce qui se maintient est un «contenu de jugement», qui comme tel a déjà une forme catégoriale (celle du substrat et de la détermination). Une détermination, nous le savons, est originairement le corrélat de cette «synthèse du passage» dont l'«exécution spontanée» se maintient («ne s'est pas perdue») dans le passage de la forme prédicative à l'attributive. Ici la conservation du contenu est à la fois conservation d'une *forme*, ou d'un moment de forme<sup>28</sup>, *qui appartient déjà au niveau catégorial*. N'y a-t-il donc pas, en ce cas, de renvoi à une modification première, «profonde» ? Une fois la forme de la détermination prédicative produite à partir de la modification explicative, tout lien avec le niveau pré-expressif est-il tranché ? La formation produisant la forme de la détermination prédicative se passerait alors tout à fait à l'intérieur de la sphère catégoriale. Si tel était le cas, le passage de la détermination prédicative à l'attributive serait un cas de figure différent des deux autres ; n'empêche, il demeurerait un exemple de modification portant sur un contenu capable de la supporter restant inchangé.

Mais revenons aux cas de la négation et de la possibilité ouverte : il leur correspond, au niveau pré-catégorial, deux formes, ou manières de se produire, de la compénétration qu'on a vue, soit comme maintien d'une perception *aufgehoben*, soit comme mise hors action d'une perception, respectivement. Ici nous avons un contenu *perceptif* partagé par des perceptions divergentes qui, avec le mode typique de leur divergence, donnent origine à une forme catégoriale. Celle-ci est reconnaissable dans des jugements négatifs

---

<sup>25</sup> En dernière analyse, d'un contenu perceptif. On peut très bien effectuer une *abstraction formalisante* à partir de jugements ne contenant que de concepts relevant de domaines (régions) fondés, dépourvus en propre de contenu perceptif au sens stricte ; voire même relevant de quelque chose en général (nombre, ensemble etc.). Mais la *formation* des formes que l'abstraction formalisante met à jour se fait, toujours de nouveau, à l'occasion de l'expérience la plus fondamentale, celle dont les objets fondent aussi ceux desdites jugements. Dans le cas des jugements ne contenant que de concepts logiques purs on doit en conclure que leurs *objets* sont fondés, mais leurs *formes* sont fondamentales, étant fondées *directement* dans l'expérience perceptive.

<sup>26</sup> Cf. Husserl (1939 : [272-3]).

<sup>27</sup> Husserl (1939 : [98] et [100]).

<sup>28</sup> Le moment qui est commun à la détermination prédicative et à l'attributive, qui leur est sous-jacent tout en appartenant déjà à la couche expressive. On pourrait l'identifier avec la «forme-noyau» de l'adjectivité, par opposition aux «formes syntaxiques» de la prédicativité et de l'attributivité : cf. Husserl (1939 : [248] et 1929 Appendice I<sup>o</sup>).

et modaux ; ou alors dans des concepts contenant des déterminations négatives ou modales<sup>29</sup>. Ce partage de contenu est à la base de A) la formation de *formes* catégoriales. Quand par contre est en jeu B) la formation de concepts *matériellement déterminés*, une forme catégoriale est présupposée comme déjà formée : il s'agit alors de l'appliquer. La formation d'un concept matériellement déterminé suppose toujours des formes catégoriales, et ce non seulement quand elle part de jugements (voie fregéenne), mais même lorsqu'elle prend son départ de l'expérience perceptive (voie kantienne).

Dans le premier cas la 'modification' qui donne naissance au (nouveau) concept *transforme* un contenu en le faisant passer d'une forme catégoriale à l'autre. Il s'agit d'un partage de contenu entre des concepts – qui eux sont inclus dans des jugements. Dans un concept ce contenu a déjà une forme catégoriale (fût-ce nucléaire) : pour passer d'un concept à l'autre il faut en lui prêter une autre. Les procédés de *transformation* et de *decomposition* sont deux espèces de cette 'transformation' au sens large. C'est bien chez Frege qu'on a repéré ces procédés de formation des concepts<sup>30</sup>, mais il peut très bien se harmoniser avec la méthode phénoménologique ; plus encore, il demande un analyse phénoménologique.

Avant de l'entamer (ch. II § 1), remarquons que le procédé fregéen présuppose en tout cas une formation de concepts qui ne peut pas se passer à son tour par 'extraction' depuis des jugements<sup>31</sup>, car ces derniers ont d'autres concepts comme constituants<sup>32</sup>. La voie 'kantienne', à savoir la formation de concepts à partir de l'expérience perceptive, nous s'impose, comme Frege lui-même le reconnaît<sup>33</sup>. L'analyse phénoménologique que fait Husserl de la formation de concepts par abstraction depuis l'expérience perceptive, loin de relever du psychologisme, appartient donc de plein droit à l'analyse de la formation *logique* des concepts, de leur constitution. La formation 'kantienne' des concepts et la fregéenne sont, en cela, homogènes : ce sont deux pas de la séquence montante susmentionnée qui, prenant départ des types empiriques «sans nom»<sup>34</sup>, remonte aux concepts empiriques, puis aux concepts 'purs' et finalement aux concepts logiques purs. La formation fregéenne de concepts par extraction de fonctions depuis le sens d'un énoncé se situe au niveau des concepts purs (quand la mise en variables est

---

<sup>29</sup> 'Dur' est ce qui, *si forcé, ne se laisse pas rayer* (Peirce ; cf. dessus n. 10). La saisie de l'information catégoriale propre à ce concept est à la fois conscience d'opérations inférentielles que «je peux» effectuer à partir de ce concept, voire même d'opérations pratiques portant sur son objet; dans les deux cas le contenu du concept est «what we are ready to do».

<sup>30</sup> Cf. Dummett (1981, chap. 15 et 1991 : 302); Bell (1996).

<sup>31</sup> On utilise ici le mot 'extraction' pour désigner l'opération par laquelle on tire un prédicat (et, respectivement, son sens) d'un énoncé (du jugement que celui-ci exprime) à la manière d'un invariant ; ce n'est donc rien d'autre que l'«abstraction idéante» husserlienne au niveau de la signification expressive. Pour parler de cette démarche, Dummett, qui l'a mise en relief et en valeur chez Frege, utilise parfois le mot *extraction*, même s'il utilise plutôt *decomposition* – mot dont il a fait un terme technique de l'exégèse fregéenne.

<sup>32</sup> Cf. Dummett (1981 : 281 et 1973, chap. II).

<sup>33</sup> Cf. Frege (1884) § 62. David Bell (cf. 1996 : 591) a fait une distinction entre l'attitude polémique de Frege contre l'abstraction comme moyen de production d'*objets* 'abstrait' et son appréciation (généralement méconnue) de l'abstraction comme moyen de production de *concepts* – dont, si j'interprète correctement, *les concepts présupposés par les concepts d'objets abstraits*. Dans la suite on va traiter cette présupposition comme une *Fundierung* au sens husserlien, où les concepts matériels obtenus par abstraction fondent d'un côté les concepts abstraits (formels) qu'on obtient par mise en variables, de l'autre côté des autres concepts également matériels, qu'on extrait, à la Frege, de jugements. Les concepts fondateurs sont des parties constitutives (*constituents*) de ces jugements, tandis que les fondés n'en sont que des *components* (cf. dessus n. 3).

<sup>34</sup> Ces types sont-ils assimilables aux schémas dont le secret est caché, d'après Kant, dans les profondeurs de l'esprit humain? En vérité les schémas kantien correspondent à des concepts qui ont bien un nom, et ils en reçoivent eux-mêmes un nom ('le schéma du concept de chien'). Mais entre l'anonymat husserlien et le cachement kantien il est légitime de soupçonner une parenté.

totale : des concepts logiques purs). Il s'agit, plus précisément, d'une B<sub>2</sub>) formation de concepts *fondée*, au sens husserlien, dans la saisie du sens d'un énoncé, et donc dans la saisie (voire connaissance) des concepts qui en sont les parties constitutives, puisque leur connaissance est indispensable pour la compréhension de l'énoncé (cf. Dummett 1981 : 271 et 276). Pour éviter une régression à l'infini, il faut renouer la B<sub>1</sub>) formation de certains concepts à une démarche partant de l'expérience perceptive, et non pas de jugements.

De cette expérience tirent d'ailleurs leur source tout aussi A) les formes catégoriales elles-mêmes que le contenu perceptif doit recevoir pour se faire concept et entrer, comme constituant, dans des jugements. Ainsi la forme de la propriété dérive de la forme de la détermination, la forme de la négation de celle de la déception etc. ; tout jugement matériellement déterminé présuppose donc l'expérience perceptive deux fois, à savoir en tant qu'il contient des concepts matériellement déterminés *et* en tant qu'il contient des formes catégoriales.

### Textes cités

Bell, David (1987), «Thoughts», *Notre Dame Journal of formal Logic*, XXVIII/1.

Bell, David (1996), «The formation of concepts and the structure of thoughts», *Phenomenology and philosophical research*, LVI/3.

Benoist, Jocelyn (1996), *Le catégoriale entre grammaire et intuition*, dans Courtine, Jean-François (1996), *Phénoménologie et logique*, Éditions rue d'Ulm, Paris.

Combès, Michel (1966), *Le concept de concept formel*, Publications de l'Université de Toulouse, Toulouse.

Courtine, Jean-François (1996), *L'objet de la logique*, dans Id., *Phénoménologie et logique*, Éditions rue d'Ulm, Paris.

Cozzo, Cesare (1994), *Meaning and Argument*, Almqvist & Wiksell International, Stockholm.

Derrida, Jacques (1962), «Introduction» à E. Husserl *L'origine de la géométrie*, PUF, Paris.

Derrida, Jacques (1967), *La voix et le phénomène*, PUF, Paris.

Dummett, Michael (1973), *Frege. Philosophy of language*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.).

Dummett, Michael (1976), *What is a Theory of Meaning?*, II, dans G. Evans, J. McDowell (eds.) *Meaning and Truth*, Clarendon Press, Oxford.

Dummett, Michael (1981), *The Interpretation of Frege's Philosophy*, Harvard University Press, Cambridge (Mass.).

Dummett, Micahel (1993), *The Origins of Analytic Philosophy*, Bloomsbury, Londres.

Frege, Gottlob (1884), *Die Grundlagen der Arithmetik*, Olms, Darmstadt et Hildesheim 1961.

Frege, Gottlob (1891), *Funktion und Begriff* dans Id., *Funktion, Begriff, Bedeutung* édité par Günther Patzig, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1966.

Geach, Peter (1975), *Names and Identity*, dans Guttenplan, S. *Mind and Language*, Clarendon Press, Oxford.

Husserl, Edmund (1901), *Logische Untersuchungen*, Husserliana XIX (*Recherches Logiques*, PUF, Paris 1997).

Husserl, Edmund (1913), *Ideen für eine reine Phänomenologie und eine phänomenologische Philosophie. Erstes Buch: Einführung in die reine Phänomenologie*, Husserliana III (*Les Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, Gallimard, Paris 1985).

Husserl, E. (1929), *Formale und transzendente Logik*, Husserliana XVII (*Logique formelle et logique transcendantale*, PUF, Paris 1957).

Husserl, Edmund (1939), *Erfahrung und Urteil*, Claassen & Goverts, Hamburg 1948 (*Expérience et jugement*, PUF, Paris 2011).

Husserl, Edmund (1954), *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, Husserliana VI (*La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Gallimard, Paris 2004).

Kant, Immanuel (1781), *Kritik der reinen Vernunft*, Hartknoch, Riga 1787<sup>2</sup> (*Critique de la raison pure*, tr. fr. par A. Delamarre et Fr. Marty, Gallimard, Paris 1992).

Kripke, Saul (1982), *Wittgenstein on Rules and Private Language*, Harvard University Press, Harvard.

Mc Ginn, Colin (1984), *Wittgenstein on Meaning. An Interpretation and Evaluation*, Blackwell, Oxford.

Peirce, Charles Sanders (1878), *How to Make our Ideas Clear*, dans Id. *Collected Papers V*, Harvard University Press, Harvard 1932.

Piana, Giovanni (1977), *Introduzione a E. Husserl, L'intero e la parte*, il Saggiatore, Milano.

Sluga, Hans (1980), *Gottlob Frege*, Routledge & Kegan Paul, London.

NB Les quelques citations de pages entre parenthèses carrées font référence à l'édition originale des ouvrages de Husserl, dont les pages sont reproduites, justement entre parenthèses carrées, dans les éditions récentes.